

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1923, tome 22, p. 44-47

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

... Les bois vivants, glorieux d'octobre n'étaient plus qu'un fouillis noir de ramures, cinglées de pluie, fouaillées de vent et endeuillées de vapeurs ; des bois mornes, pleins d'une paix lourde, sous des cieux tourmentés par des souffles violents. Les futaies, dans un suaire de brouillards, reposaient comme des mortes, immobiles et glacées. Il ne montait plus des fourrés que des relents de feuilles pourrissantes. Inhospitale, la forêt était revêtue de neige et de givre : c'était alors une féerie de cristaux, de pendeloques, de girandoles, dans l'engourdissement blanc. Sans compter la glaise des terres, les boues des routes, où les pieds s'enlisent, les coups d'étrivières des bises, les morsures du gel, et les douches d'eau froide sur l'échine des rôdeurs.

Mais à travers ces maléfices de l'hiver, voici que laborieusement et par de sourds combats, les charmes printaniers se préparent : les noisetiers ont des chatons fleuris, les marronniers ont des bourgeons. Leurs écailles n'auront qu'à éclater pour qu'aussitôt se déploient des milliers de petits éventails en vert et lisse taffetas.

La mort vient de passer et déjà la vie nouvelle s'élabore. Et c'est ainsi que, du fond de l'hiver ténébreux, aux bois endormis, s'est préparée la grande résurrection, le mystère des feuilles, la joie parfumée des feuillettes d'avril ; et c'est maintenant l'éblouissement des midis où l'on se promène par les allées soleillantes... La cour des chanoines a verdi. Elle est gaie, sous l'ombre des tilleuls. Au crépuscule, Monsieur Christian y va lire le bréviaire, tandis que batifole le jet d'eau. Les pigeons criaillent autour de Monsieur Oscar, puis, ivres du printemps, fuient vers la liberté...

Hein, Norbert, voilà bien de la belle et bonne matière pour ce pauvre chroniqueur. On commençait à croire, après tant de plaintes réitérées, que sa charge comportait tracasseries et difficultés. Lecteur, tu auras sans doute, plein d'une amère ironie, souri à toutes ces civilités de métier. Mais rassure-toi ; tu ne trouveras pas aujourd'hui de lamentations au bout de ma plume. Les enchantements du printemps font, de la

première page de mon labeur, une chronique de poésie météorologique. Encore ne faut-il pas être noyé dans les profondeurs philosophiques ou perdu dans les lois de la Physique pour laisser pénétrer jusqu'à nous le parfum des « effluves printanières ». Il faut être Rhétoricien pour aimer les fleurs... Sans vous en douter, cher ami Norbert, je vous observe : solitaire le plus souvent, balançant la tête trop lourde de syllogismes, vous semblez mesurer vos pas en récitant quelques passages d'Aristote et même d'Aristophane. Aussi, je ne m'étonne pas que, plein de telles préoccupations, vous nous regardiez d'un œil dédaigneux, nous autres Rhétoriciens, qui subissons les « doux charmes de la Nature ».

Si vous avez l'œil dédaigneux, votre satire est mordante. Ainsi, au sujet de la dernière chronique, Gustave, blâmant votre outrecuidance, m'a chargé de vous sermonner vertement. Je ne fais que répéter ses propres paroles : « Vous autres Physiciens, ce n'est pas votre ombre de moustache qui vous autorise à vous payer notre tête ».

Quoi qu'il en soit, je vous remercie de m'avoir si bien remplacé. J'ai de la sorte, réussi à satisfaire l'autorité. Le meilleur moyen de faire parler de soi dans une chronique, Monsieur le Directeur, n'est-ce pas de la faire « griffonner » par d'autres ?

En vérité, je crois que j'ai beaucoup parlé pour ne rien dire et que je me suis empêtré dans de baroques considérations. Peu importe, puisque je me souviens tout de même que je dois vous énumérer les grands événements du mois.

Sans détours, j'avoue que le troisième trimestre a commencé sous de mauvais auspices. Par une fâcheuse coïncidence la fête de notre dévoué Directeur de Fanfare se trouvait avoir lieu le lendemain de la rentrée des vacances de Pâques. L'aubade traditionnelle fut donc supprimée. En toute justice, on ne pouvait réclamer de nos « vaillants » fanfarons un effort aussi inattendu. J'ose croire néanmoins que M. Athanasiadès aura — même sans accompagnement de cuivres — accepté nos vœux de prospérité.

La semaine suivante, on fêtait MM. Rabeth et Cornut. Des répétitions multipliées fournirent à notre phalange de musiciens l'occasion de se faire applaudir. Les progrès sont tangibles, assurément, mais encore loin de donner complète satisfaction, comme dira sans doute le futur protocole.

Puis, le beau temps aidant, de nombreuses promenades s'échelonnent. Les Grands, par dignité, commencent le déclenchement. Ils s'en vont, un après-midi, exercer leurs talents oratoires dans un restaurant du canton de Vaud. Les Grammairiens fêtent à Bex le centenaire du glorieux major Davel. Rudiments et I^{er} Industrielles partent pour Monthey, Principes A pour le Plattenberg et Principes B pour la Vallée d'Illiez. Gravement, comme il convient, ces Messieurs du Lycée vont discuter de graves questions le long du Rhône.

M. Deferr m'en voudrait certainement si je ne parlais point de la représentation donnée par un groupe d'acteurs de Monthey, et à laquelle nous eûmes le plaisir d'assister. Deux charmantes pièces figuraient au programme : Le Flibustier, de Richepin, et Le Luthier de Crémone, qui, bien montées, ont reçu du public un chaleureux accueil.

Pour contenter tout le monde, je me hâte de mentionner le fameux match qui mit aux prises les deux redoutables équipes des Petits : le Club des Allemands et celui des Français. Les critiques, les techniciens épilogueant, discutent, affirment que le premier eut la chance, qu'il fut souvent dominé par le second, etc. Un fait reste exact : les Français ont été battus, et copieusement. J'ai prié M. Gaibrois, plus compétent en la matière, de schématiser la bataille. Il vient de me remettre un document volumineux, d'où je tire le plus clair : « Partie intéressante de joueurs surentraînés. Ci : 3 à 0. Plusieurs fois, dans la seconde mi-temps, le « onze » des Français fournit quelques espérances, mais ses tentatives échouent devant le sanctuaire adverse, gardé par des as en herbe. » Sûr que je n'aurais pas si bien dit ; mais j'ajoute pour mon compte qu'un des deux « goal Keepers » aime trop à se faire prier. Et c'est aussi l'avis d'Amédée.

Et puis, dans la ronde des mois, voici Mai qui revient. Des cris de joie dans le ciel : les hirondelles frénétiques, gonflées d'azur, enguirlandent le clocher. Les choses qui paraissent les plus mortes sont touchées elles-mêmes par la douceur de la saison. D'un jour au suivant, on voit changer le visage des prés, de la terre et des bois. Partout où existe une parcelle du cœur innombrable de la nature, on sent bouillonner, on voit battre la vie... Ce n'est pas tout, car Mai est aussi dans les âmes. Les sources de la grâce sont comme celles des prairies, plus profondes et plus abondantes ; et l'on dirait que l'air

sensible porte la voix des cloches jusqu'au fond de nous-mêmes, lorsque revient le mois de Mai, mois printanier, mois virginal, mois de Marie...

André CHAPERON, Rhét.